

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales
Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales
Band: 42 (1984)
Heft: 4

Buchbesprechung: Bibliographie

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

P.-J. Proudhon: Sa vie et sa pensée¹

Monseigneur Pierre Haubtmann, aumônier de l'Action Catholique Ouvrière au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, a voulu comprendre pourquoi les masses populaires s'étaient éloignées de l'Eglise, sur l'exemple de Pierre-Joseph Proudhon, l'un des plus célèbres anticléricaux du siècle dernier. Il en a fait une « biographie intellectuelle et critique » qui prit la forme d'une thèse de doctorat-ès-lettres, et enrichit singulièrement la bibliographie de Proudhon. Non que cet auteur ait été peu étudié, mais Pierre Haubtmann bénéficiera d'une documentation inédite: cahiers de lectures, carnets, livres personnels annotés. La relation de Proudhon au christianisme est l'objet exclusif d'une autre thèse. La thèse principale, dont il est rendu compte ici, s'attache à la formation de sa pensée avec une extrême minutie, afin de répondre aussi à une seconde question. Quelle est la véritable descendance spirituelle de Proudhon? Comment expliquer que des anarchistes, des sociaux-démocrates, des maurassiens se réclament également de lui? Sans parler de l'admiration qu'éprouvaient pour lui des auteurs étrangers à ces trois tendances, tels Augé-Laribé, économiste rural, et Charles Rist, professeur d'économie politique...

Pierre Haubtmann a trouvé dans les inédits mis à sa disposition de quoi trancher pas mal de controverses. Sa biographie s'arrête à l'année 1849. Faute de temps, l'auteur n'a pu parfaire ses notes sur le Proudhon de la dernière période. Mais les questions essentielles sont traitées sur l'ensemble de la vie de Proudhon. Pierre Haubtmann analyse, par exemple, le complément apporté en 1862 par *La théorie de la propriété* aux trois mémoires (p. 322). Les idées sur la religion sont exposées d'après *De la création de l'ordre dans l'humanité*, mais aussi d'après *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise* (p. 355). Notre connaissance de Proudhon s'en trouve améliorée, bien que les conclusions de P. Haubtmann diffèrent peu de celles de ses prédécesseurs. Proudhon est un auteur fumeux, qui raisonne bien quand il n'est pas aveuglé par la passion (mais il l'est souvent)², qui écrit brillamment, dans le style romantique de son époque, et qui reste lisible sur le plan social et sur le plan économique (l'atelier libre, le crédit gratuit sont toujours en perspective). L'homme est attachant par son ardeur au travail et un sens du devoir rarement démenti. P. Haubtmann mentionne la flambée raciste en 1847 (p. 739) et le « coup bas » à ses collaborateurs de la Banque du peuple en 1849 (p. 1010). Il le trouve « pleinement représentatif de l'esprit français ». Peut-être surtout de l'ouvrier français? Proudhon a le souci d'une solidarité de classe, la sensibilité à tout ce qui ressemble à une discrimination. Sa boulimie de lecture, son inflation scripturale sont datées, mais non la volonté de voir clair et de prendre position. Il reste présent au syndicalisme français, y compris à des militants ouvriers inscrits à des partis qui se réclament plutôt de son plus fameux adversaire: Karl Marx.

¹ *Pierre-Joseph Proudhon: Sa vie et sa pensée*, Pierre Haubtmann: Bibliothèque des Archives de philosophie, Nouvelle Série 36, Beauchesne Editeur, Paris 1982.

² P. Haubtmann cite p. 271 quelques jugements malheureux sur Montesquieu, Pascal...

Pierre Haubtmann a spécialement étudié les rapports de Proudhon et des penseurs allemands, surtout de Marx ³, ⁴. Les connaître est doublement utile. Ils renseignent sur l'influence que peuvent exercer l'un sur l'autre deux auteurs d'origine différente, mais plongés dans le même milieu scientifique et politique. Ils nous apprennent aussi comment la susceptibilité d'écrivains émigrés peut radicaliser leur pensée. P. Haubtmann s'est demandé quand Proudhon et Marx s'étaient rencontrés pour la première fois et a discuté longuement les dates avancées par d'autres historiens (p. 446 et suivantes). La date n'est pas indifférente, car elle explique peut-être un infléchissement de la pensée de Proudhon constaté à cette époque. Il a écrit, le 24 octobre 1844 : « Il faut chercher hors de la conception vague du juste les lois qui doivent nous être données objectivement dans l'étude des rapports sociaux créés par les faits économiques. » La rivalité personnelle des deux révolutionnaires ne doit pas occulter d'importantes convergences. Pour eux les trois adversaires sont : Dieu, l'Etat, la Propriété. Pour l'un et pour l'autre la révolution n'est plus concevable qu'à partir d'une philosophie et non d'une religion ou d'un patriotisme. Ce qui oppose avant tout les hommes c'est la propriété privée (Proudhon) devenue le capital (Marx). Mais P. Haubtmann souligne aussi leurs divergences⁵. La plus-value de Marx n'est pas « l'erreur de compte » mentionnée par Proudhon, car le « sur-travail » provient chez Proudhon d'une combinaison physique alors que la plus-value naît du marché du travail, donc d'une organisation socio-économique. Faut-il dire alors que « Marx a repris à son compte l'intuition proudhonienne » (p. 484) ? P. Haubtmann est plus convaincant quand il note que les éloges de Marx à Proudhon dans « La Sainte Famille » sont ambigus. La distinction du vrai et du faux Proudhon est une forme de « tir indirect » (p. 486) contre quelqu'un qui peut être utile, mais dont la pensée est douteuse. P. Haubtmann remarque également avec beaucoup de finesse que la dernière lettre de Proudhon à Marx résume deux ans de discussions plutôt qu'elle ne répond à une lettre précédente. L'antidogmatisme de Proudhon s'accompagne d'une parfaite clairvoyance. Il s'agit de « faire brûler la propriété à petit feu plutôt que de lui donner une nouvelle force en faisant une Saint-Barthélemy des propriétaires ». Marx se vengera dans *La misère de la philosophie*, en relevant chez Proudhon bien des fautes de logique, mais sans ébranler les convictions de Proudhon, d'ailleurs alors plus célèbre que l'Allemand. P. Haubtmann se demande pourquoi Proudhon n'a pas répliqué à cet « Anti-Proudhon ». Je crois que Benoit Malon avait déjà répondu justement que cela n'en valait pas la peine (p. 744). Devant la postérité Proudhon ne souffre guère de la supériorité intellectuelle de son rival. Marx a reproché à Proudhon d'expliquer l'histoire « par des idées éternelles, sans voir que les idées en question sont les produits transitoires de l'évolution historique, elle-même conduite par le jeu mouvant des facultés productives. De ce fait sa critique des institutions sociales reste moraliste et ne peut conduire à une action pratique des masses »⁶. Mais, des deux révolutionnaires, lequel a le plus changé l'homme ?

³ P. Haubtmann : *Marx et Proudhon, leurs rapports personnels 1844-1847*, éd. Economie et humanisme, 1947.

⁴ P. Haubtmann : *Proudhon, Marx et la pensée allemande*, Presses universitaires de Grenoble, 1981.

⁵ En se référant à P. Bigo : *Marxisme et humanisme*, cité p. 481.

⁶ Lettre à Annekov citée par P. Haubtmann, p. 720.

Les violences verbales de Proudhon contre les socialistes et le socialisme n'empêchent pas de considérer son idéologie et sa politique comme véritablement socialistes. On trouve en effet chez lui, comme idéologie :

1. L'égalité, signe de justice. Les hommes naissent égaux en droits ; la société doit s'organiser pour atteindre l'égalité des conditions. L'inégalité des fonctions, des responsabilités ne justifie pas un écart important des conditions sociales et matérielles.
2. Le rationalisme, qui fut chez Proudhon la suite du fidéisme. « Tout le mal du genre humain vient de la foi à la parole extérieure et de la soumission à l'autorité »⁷. Il s'agit d'un rationalisme scientiste. Proudhon espère trouver les lois qui régissent les rapports sociaux de même que Bacon a trouvé les lois de la physique.
3. La primauté du social : « Dans l'œuvre sociale, les différences individuelles s'estompent et se neutralisent »⁸.
4. Le régime de propriété détermine tout l'ordre politique : « Demain il faudra assurer la subsistance du pauvre par un minimum d'appointements. Mais établir un minimum d'appointements, c'est forcer la main du propriétaire. Une fois entré dans cette voie, on ne s'arrête plus : peu à peu le gouvernement se fera manufacturier, lui seul aura la propriété »⁹. D'une manière générale l'économie politique est la clé de l'histoire.

La politique de Proudhon est aussi socialiste que son idéologie.

1. Une révolution est nécessaire. Entendons par là une transformation radicale, mais non forcément violente. Proudhon a prévu en 1848 la guerre entre riches et pauvres, mais il a cherché toute sa vie comment changer la société en utilisant les avantages et les inconvénients des institutions existantes.
2. La classe ouvrière sera le moteur de la révolution. Proudhon a été ouvrier d'imprimerie, puis patron. Il résume l'émancipation ouvrière par l'apprentissage polytechnique et l'ascension à tous les grades. P. Haubtmann estimait que le développement du machinisme moderne compromettait les chances de ces deux solutions. Mais Proudhon comptait surtout sur une association capital-travail. Bien des formules sont appliquées dans les sociétés industrielles qui amorcent une telle association.

On peut par ces remarques répondre à la question posée par Pierre Haubtmann. Les successeurs effectifs de Proudhon au XX^e siècle sont des « centristes » ou des sociaux-démocrates. Comme anarchistes, le XX^e siècle connaît surtout des terroristes dont on imagine mal qu'ils aient la justice pour premier souci. Les Maurrassiens ont trouvé chez Proudhon des déclarations péremptoires sur la patrie, la guerre... Que ne trouve-t-on pas chez Proudhon ? Sa vie témoigne que la libération du prolétariat l'occupait plus que le nationalisme.

Pierre Haubtmann définissait Proudhon comme un mystique antireligieux. Le mot anticlérical convient peut-être mieux. P. Haubtmann reproduit dans son ouvrage le texte intitulé « Religion », que contient *De la création de l'ordre dans l'humanité*, et qui commence

⁷ 2^e Mémoire sur la propriété, cité par P. Haubtmann, p. 192.

⁸ Discours sur la célébration du dimanche, cité par P. Haubtmann, p. 201.

⁹ Lettre aux Académiciens, cité par P. Haubtmann, p. 272.

ainsi: «Il y a au fond du cœur de l'homme un principe qui nous porte sans cesse à l'adoration»¹⁰. Proudhon hait l'Eglise d'abord pour une raison sociale. Né de parents pauvres, boursier manquant de livres, un enfant intelligent et travailleur n'a pas admis que l'Eglise bénisse un ordre qui laissait rire de la pauvreté: «Ce qu'il y a de plus insupportable dans la pauvreté, c'est qu'elle vous rend ridicule... L'insulte hiérarchique poursuit l'homme jusqu'au cimetière»¹¹. Il faut dire que la Révolution datait de peu et qu'un ordre hiérarchique paraissait à l'Eglise une garantie contre le retour de la persécution. L'aversion de Proudhon envers l'Eglise tourna ensuite en rejet de ses dogmes. Adoptant la loi des trois Etats d'Auguste Comte, il admit que la religion et la philosophie étaient des étapes qui s'évanouiraient à la lumière de la science. La religion traditionnelle est condamnée: née de l'oppression de l'esprit par la force collective, elle ne peut perdre un caractère contraignant qui est odieux à Proudhon. Obéir à Dieu est pour lui humiliant; un Dieu qui commande, c'est le Mal.

Est-ce là condamner toute religion? Proudhon a lu Feuerbach et a rejeté l'idée de remplacer la religion d'un Etre surnaturel par la religion de l'Homme. Mais une religion reste possible, qui aurait quelque chose à prendre au christianisme, si l'on en croit cette déclaration extraites des «Contradictions économiques»: «Le christianisme est pour moi une sorte de prophétisme de tout l'avenir social tandis que, selon Hegel et Feuerbach, il n'est que l'expression d'une période malheureuse et transitoire»¹². Avec sa méthode habituelle qui veut garder la thèse et l'antithèse, Proudhon envisage une religion qui aurait au moins un point commun avec le christianisme. «Quelque chose au-delà de nous doit être affirmé.» Ceci restera dans la pensée de Proudhon autant que sa colère contre l'Eglise et le défi qu'il adresse à un Dieu incapable d'assurer la justice sur la terre.

Pierre Haubtmann a voulu expliquer par Proudhon l'anticléricalisme des classes populaires, compte tenu de ce que bien des ouvriers français sont, à notre époque, de tendance anticléricale et proudhonienne. Il savait naturellement que l'anticléricalisme en France n'est ni récent, ni d'origine ouvrière. Il précède la Révolution française et l'apparition d'un prolétariat industriel. Mais il est vrai que Proudhon représente une «pente» de l'esprit français. Ce mélange de fierté, de passion, d'idéalisme se rencontre aujourd'hui comme autrefois et surtout dans la catégorie sociale qu'on appelle «classe moyenne»: artisans, techniciens, intellectuels comme étaient les compagnons de Proudhon.

JEAN VALARCHÉ,
Professeur à l'Université de Fribourg

¹⁰ Cité par P. H., page 401.

¹¹ «De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise» cité par P. H., p. 65 et 355.

¹² Cité par Pierre Haubtmann, p. 534.

L'interdépendance de l'économie suisse — Estimation d'une matrice de coefficients techniques pour 1975¹

Le but de cet ouvrage est de proposer une méthode pour établir une matrice de coefficients techniques adaptée au niveau du développement de la statistique suisse. Cette dernière étant fort pauvre, en tout cas en ce qui concerne les informations fournies par l'industrie suisse, il était d'autant plus ardu de trouver une approche, pragmatique et scientifique à la fois, définissant un cadre cohérent, dans lequel s'inscrivent les relations intersectorielles de l'économie suisse.

Dans une toute première partie, les systèmes de comptabilité nationale existants sont analysés en détail, principalement celui des Nations Unies et celui des comptes économiques européens intégrés.

C'est ce dernier système qui est choisi pour présenter le tableau d'entrées-sorties de l'économie suisse. Les branches économiques et les secteurs institutionnels du système comptable européen sont tout d'abord comparés à ceux de la comptabilité nationale suisse et leurs divergences aplanies, en utilisant la nomenclature NACE-CLIO.

Une fois ces concordances correctement établies, les données extérieures au tableau des échanges intermédiaires (la production, la consommation privée, les investissements, le commerce extérieur, etc.) sont décrites, avec leurs sources statistiques, la qualité de celles-ci, ainsi que les problèmes posés par leurs lacunes et la manière dont ils ont été résolus.

Quant aux données intérieures au tableau des échanges intermédiaires, elles ont dû être entièrement élaborées à l'aide de méthodes d'ajustement puisque les données de base faisaient défaut.

L'originalité première de cette étude réside précisément dans l'analyse de ces procédures d'ajustement qui permettront d'établir un tableau des échanges intermédiaires cohérent avec le reste du système et tenant compte au mieux de toutes les informations statistiques disponibles.

Parmi toutes les procédures d'ajustement existantes, deux d'entre elles ont été retenues (RAS «élargie» et l'algorithme de Bachem et Korte) pour l'estimation des flux inter-sectoriels de la Suisse. Puis la matrice des coefficients techniques de la Suisse est estimée, à partir des données disponibles pour l'année 1975.

En ce qui concerne l'utilisation future d'une telle matrice, elle est démontrée à l'aide de quelques exemples intéressants tels que l'analyse d'une modification des emplois finals sur la production, les importations et la valeur ajoutée. Cette matrice fait ressortir également de nombreux effets multiplicateurs en ce qui concerne la production, les importations, la masse salariale ou le revenu brut d'exploitation. Enfin, des simulations sont effectuées sur les prix des importations. Elles mesurent l'impact de ces derniers sur le prix des produits.

¹ Gabrielle Antille, *L'interdépendance de l'économie suisse*. Estimation d'une matrice de coefficients techniques pour 1975, Castella, Albeuve, 1983.

Les résultats tirés de ces simulations permettent indéniablement de conclure qu'un tableau d'input-output suisse peut être utilisé pour des analyses quantitatives. Elles deviendront toujours plus précises au fur et à mesure que l'information statistique disponible s'améliorera et que le monde économique extérieur à l'Université s'y intéressera.

En annexe de cette importante contribution à la statistique économique suisse sont cités les chiffres de 1975, entrant dans la matrice des échanges intermédiaires, ainsi que ceux de la matrice des coefficients techniques.

Relevons encore le résumé en langue allemande, d'une quinzaine de pages, qui se trouve à la fin de cette étude intéressante et bien structurée de Mme Gabrielle Antille.

MARIE-FRANÇOISE PERRUDOUD-MASSY

Entreprises d'intérêt collectif et création d'emplois¹

De nature à surprendre peut-être certains lecteurs, cette publication est due à Mme Jocelyne Gaudin, chargée de recherches au Centre « Travail et Société » de l'Université de Paris IX-Dauphine. On sait que l'OCDE ne prend pas toujours la responsabilité des études et enquêtes qu'elle patronne et précise que les idées exposées « ne représentent pas nécessairement celles de l'OCDE ». C'est le cas ici.

On admet, à la base de cette recherche, que les difficultés auxquelles se heurte actuellement l'économie occidentale ne sont nullement de caractère conjoncturel. Il ne suffit pas d'attendre comme jadis que la reprise se manifeste et résorbe progressivement le chômage. Le mal est plus profond. Aussi, une nouvelle catégorie de marginaux apparaît, numériquement importante. Elle se compose de ceux qui ne parviennent pas à s'intégrer aux circuits de l'économie capitaliste, soit par insuffisance de qualifications professionnelles, soit par inadaptation de celles-ci à la demande de travail, soit encore par refus délibéré de structures salariales jugées incompatibles avec sa propre conception de la vie en société. Il n'est cependant pas souhaitable que nos collectivités se scindent ainsi en deux grands groupes, les uns produisant tout dans le cadre de l'appareil traditionnel, les autres se contentant de la condition d'assistés à la charge des premiers. D'autre part, l'évolution des techniques paraît de plus en plus favorable au développement de petites et moyennes entreprises plutôt qu'à la création ou à l'extension de grands ensembles. Ceux-ci ont à présent tendance à licencier du personnel alors que les PME en engagent.

Dans ces conditions, n'est-il pas opportun de songer à fonder des « entreprises d'intérêt collectif » (EIC) dont les objectifs seraient d'introduire des rapports de travail différents, d'assurer une activité rémunératrice aux nouveaux marginaux, de revitaliser les régions qui dépérissent ? L'idée est évidemment tentante par son apparente simplicité. Pour assurer leur succès, ces nouvelles cellules devraient remplir, selon l'auteur, plusieurs conditions, certaines paraissant d'ailleurs incompatibles. Il faudrait que ces associations soient de petite taille afin d'éviter les structures traditionnelles et d'échapper à une récupération par le secteur privé ou le secteur public. Elles ne devraient pas moins être productives, par opposition à des circuits d'assistance qu'il importe précisément d'éviter. Il convient de plus qu'elles soient créatrices d'emplois et cet objectif, qui peut entrer en conflit avec le précédent, est cependant considéré ici comme prioritaire. Les biens ou les services produits devraient être nouveaux, non encore offerts sur le marché, afin de ne pas entrer en concurrence avec des maisons établies ; sinon, le risque serait grand de manquer de compétitivité, et de priver les nouveaux venus d'une aide publique, au moins au début, qui ne saurait conduire à une concurrence déloyale. La production devrait être peu coûteuse, car les capitaux disponibles ne seront pas abondants. Il faudrait qu'elle soit simple, compte tenu du peu de qualification de la main-d'œuvre. Enfin, les biens ou les services devraient être demandés par « toutes les catégories de la population, y compris les plus défavorisées », ceci pour assurer les débouchés.

¹ OCDE : *Entreprises d'intérêt collectif et création d'emplois. Initiatives locales de création d'emploi*, OCDE, Paris, 1984 (77 p.).

De telles conditions peuvent-elles être réunies ? S'il existe un bien ou un service simple à produire, peu coûteux, exigeant beaucoup de main-d'œuvre non qualifiée et peu de capitaux, demandé par tout le monde et non exposé à la concurrence, comment se pourrait-il que l'économie de marché ne s'en soit pas encore emparé ? D'autre part, la double finalité des EIC, à la fois économique et sociale, risque d'être très tôt source de complications et d'échec. Le projet n'est pas exempt d'ambiguïté. La logique de l'économie de marché favorise la recherche de la rentabilité, mais n'est pas nécessairement compatible avec n'importe quelle structure d'entreprise affranchie des contraintes capitalistes, ni avec le maximum d'emplois. S'il s'agit, comme l'auteur le laisse parfois entendre, d'encourager la résurgence de l'esprit d'entreprise et de l'initiative ainsi que d'améliorer les qualifications professionnelles, la question est différente, mais durant cette phase de rééducation, on ne saurait éviter les circuits d'entraide ; de plus, on déboucherait finalement sur une intégration à l'économie marchande. En revanche, si le but est de changer le « Système », c'est une autre affaire.

L'auteur a raison de relever que « seul un produit vendable permet aux EIC d'échapper à leur position marginale ». Mais, le conflit est alors inévitable entre une certaine logique sociétale et les impératifs de l'économie de marché. Entre les deux, il faut choisir. C'est une utopie que de vouloir créer des entreprises qui recherchent une rentabilité indispensable à la survie, tout en repoussant la morale du marché à laquelle on préfère de nouveaux rapports de travail, et d'assurer de surcroît la priorité à l'emploi. Il n'est certes pas inutile de permettre au lecteur de tirer semblable conclusion de ces développements, même si l'intention de l'auteur était probablement différente.

FRANÇOIS SCHALLER